

PRÉSENTATION

Carmen Ștefania STOEAN

Développée à partir de 1975, **l'approche communicative** ne s'est jamais constituée en **méthode**, dans le sens strict du terme : « somme de démarches raisonnées, basées sur un ensemble cohérent de principes ou d'hypothèses linguistiques, psychologiques, pédagogiques et répondant à un objectif déterminé. » [5]

Le terme **approche**, « utilisé pour faire référence à des pratiques et des démarches d'enseignement très diverses » [3, p.6], rappelle le « caractère flou et mal défini de la méthodologie » [id.], l'absence de « démarches très précises ni très organisées » [7]

Partant du désir de (faire) communiquer, l'approche communicative se donne pour objectif de « faire acquérir à l'élève la langue dans la variété de ses registres et usages, en tenant de ne pas séparer langue et civilisation. » [3, p.16] Afin d'y parvenir, elle s'est constitué un ensemble de principes, parmi lesquels on retrouve : « le déplacement de l'enseignement de la seule compétence linguistique à la compétence de communication ; la nécessité de privilégier dans l'enseignement le sens par rapport à la forme, c'est-à-dire de ne plus manipuler (ou faire manipuler) de structures 'à vide' ; la centration sur l'apprenant par la prise en compte de ses besoins langagiers et de ses stratégies d'apprentissage. » [7]

Plusieurs facteurs, d'origines diverses, ont favorisé , voire déterminé l'apparition et le développement de l'approche communicative.

On parle d'abord de **facteurs d'ordre politique**.

La création de la Communauté européenne a fait sentir le besoin d'une meilleure communication qui passe, forcément, par un enseignement des langues meilleur ou , du moins, plus efficace. C'est pourquoi, dès 1971, le Conseil de l'Europe commence à analyser les besoins de communication minimaux et à identifier les structures grammaticales et le lexique susceptibles d'y répondre dans chaque langue. Le résultat de ce travail est le **Threshold Level** (1975) de Van Eck et Alexander, traduit en français par le **Niveau Seuil** (1976) et **Notional Syllabuses** (1976) de D. Wilkins [8], préfigurant d'un certain point de vue le **Cadre européen commun de référence pour les langues**.

Née d'une nécessité objective, la démarche du Conseil de l'Europe va conduire à un **renouvellement des contenus et des techniques** dans l'enseignement des langues.

Quant aux **facteurs d'origines scientifiques**, ils sont à rechercher dans le **contexte épistémologique** de l'époque.

Pour les sciences sociales et humaines, les années soixante-dix représentent l'époque de la **jonction entre des disciplines voisines et différentes**. [2, p.9] Cette jonction est favorisée par : une spécialisation de plus en plus poussée au sein d'une même discipline (conséquence du besoin d'études approfondies dans tel ou tel domaine) conduisant, d'un côté à une division des disciplines scientifiques réputées traditionnelles en plusieurs sous-disciplines et, d'un autre côté à la constitution de nouvelles disciplines ; les contacts entre diverses disciplines qui contribuent au développement des démarches interdisciplinaires, à la naissance de combinaisons disciplinaires nouvelles et, parfois , même à estomper les frontières séparant les disciplines anciennes.

Dans ce contexte favorable à l'ouverture interdisciplinaire, la linguistique se voit obligée de changer de cap. Se trouvant dans la difficulté d'expliquer la place et le rôle des phénomènes langagiers dans la société par le seul recours à l'étude du système de la langue, la linguistique devra faire appel aux données d'autres disciplines, relatives à l'individu et à la société. Elle devra coopérer avec les disciplines qui s'intéressent aux différents et « multiples facteurs déterminants du langage. » [2, p.9]

Sans pouvoir soutenir – comme on l’a fait – l’idée d’ «une crise » de la linguistique, il faut dire pourtant qu’à l’époque, la linguistique n’était plus dominée par un grand courant qui impose une direction et offre un modèle à la linguistique appliquée (devenue par la suite **didactique des langues**), pendant que de nouvelles disciplines ayant trait au langage s’affirment : sociolinguistique, psycholinguistique, ethnographie de la communication, analyse de discours, pragmatique.

Sur cette toile de fond, l’approche communicative se constitue en diversifiant les apports théoriques (qui ne sont plus exclusivement de nature linguistique) et en modifiant le rapport entre la théorie et l’enseignement des langues (c’est-à-dire la pratique) : « on n’attend plus d’une description théorique qu’elle fournisse un modèle permettant de résoudre les problèmes d’enseignement mais on va y puiser des outils, des concepts qui sont intégrés par la didactique. » [3,p.17] La linguistique cesse d’être la seule discipline de référence dans le champ de l’enseignement : « un ensemble d’autres disciplines vont permettre à la didactique de se forger ses propres concepts. » [id.] Cet état de choses explique l’un des sens dans lequel on emploie le terme **éclectisme** lorsqu’on parle de l’approche communicative.

Désormais, l’enseignement des langues va chercher « à mieux situer l’apprenant,.....dans la situation de communication,...à déterminer ses besoins, l’organisation du groupe social dans lequel il veut s’exprimer, les types de discours qu’il veut déchiffrer, les interactions dans lesquelles il souhaite s’inscrire. » [1,p.6] L’approche communicative s’efforcera de convaincre enseignants et apprenants que « Echanger, parler, écrire, c’est connaître des règles de grammaire, être capable de bâtir des phrases, certes, mais c’est encore, avec plus de nécessité, être capable d’engager et de poursuivre un discours, une conversation dans une situation donnée, dans un jeu de pouvoirs donnés ou..à conquérir. Celui qui y réussit est intégré ou intégrable à un système social. » [id.]

Après une vingtaine d’années de domination dans la didactique des langues, l’approche communicative s’est vu mise en question par nombre de didacticiens qui estiment « qu’on n’a pas trouvé l’articulation entre principes et méthodologie » et que l’approche communicative a ouvert l’ère de l’éclectisme en didactique, éclectisme qu’il faut « assumer et non en faire un ‘bricolage’ quelque peu honteux. » [7,p.2] L’éclectisme est, en fait, une conséquence **non-voulue** de l’approche communicative. Faute d’avoir pu mettre au point les moyens nécessaires à l’atteinte des objectifs fixés, elle s’est vu obligée de les glaner dans les méthodes qui l’ont précédée. Ce qu’on reproche à l’éclectisme, c’est l’absence d’une structuration cohérente des techniques et la difficulté d’harmoniser les techniques correspondant à l’enseignement/apprentissage des différentes compétences de sorte qu’elles puissent agir de façon complémentaire.

Les interrogations ne cessent de s’accumuler : on se demande si l’approche communicative est dépassée, ce qui pourrait lui succéder, quelles sont les orientations méthodologiques actuelles. [id.,p.1]

Si l’approche communicative se trouve aujourd’hui dans une impasse (difficultés à résoudre par ses propres moyens les problèmes apparus lors des enseignements/ apprentissages et à dépasser ses propres limites en orientant la méthodologie vers un développement qui lui assure le progrès), ce n’est pas seulement pour les raisons déjà mentionnées (éclectisme, absence de cohérence dans l’articulation entre les principes et la méthodologie) mais aussi à cause d’une connaissance partielle et parfois superficielle du discours théorique fondateur, autrement dit de ses origines théoriques, et aussi de ses propres conceptions sur la nature de l’enseignement et de l’apprentissage, sur le rôle de l’apprenant, sur la langue, etc.

C’est pourquoi nous nous sommes proposé de mettre nos compétences et nos modestes moyens de recherche au service d’une meilleure connaissance de ce courant didactique, consacrant ce numéro à la présentation de ses origines théoriques, puisées dans trois domaines scientifiques : **psychologique, linguistique et socio-culturel.**

Les origines psychologiques sont à rechercher dans **la psychologie cognitive** et dans **la psycholinguistique**.

La psychologie cognitive, développée dans le cadre de la psychologie américaine, s'appuie sur des théories d'acquisition qui « ont servi de référence à certains courants didactiques dans L₂, insatisfaits à la fois du Behaviorisme peu fécond pour rendre compte des aspects complexes du langage et du formalisme générativiste peu fécond pour rendre compte des processus d'acquisition. » [6,p.66] Il s'agit de la Gestalt-théorie et des théories de Tolman, de beaucoup antérieures à toute psycholinguistique. Deux sont les conceptions cognitivistes influençant le discours théorique de l'approche communicative : la conception sur la nature de l'apprentissage et celle sur la nature des activités langagières.

L'apprentissage, «c'est-à-dire l'acquisition de nouvelles connaissances ou capacités »[6, p.107] a un caractère créateur, étant soumis plutôt à des mécanismes internes qu'à des influences externes. Il s'agit d'un processus actif déroulé à l'intérieur de l'individu et susceptible d'être influencé par cet individu. Le résultat de l'apprentissage n'est plus le matériel présenté par l'enseignant mais « le produit conjoint de la nature de l'information présentée et de la manière dont cette information a été traitée par l'apprenant lui-même. » [8, p.4] Les connaissances que l'apprenant possède déjà sont déterminantes pour ce qu'il peut apprendre dans » une situation d'apprentissage implicite (expérience quotidienne) ou explicite (exercice scolaire). »[6,p.107] L'intérêt des didacticiens a été retenu par l'hypothèse conformément à laquelle tout individu possède un « système cognitif » ayant sa propre organisation et par le fait que l'activité mentale est conçue comme une activité structurante [id.,p.108]: « ...l'approche cognitive ou structurante pose en principe que l'apprentissage d'une compétence communicative étrangère relève de l'autostructuration de matériaux verbaux et non-verbaux et consiste, pour l'apprenant, à se construire des règles afférentes au code et à son emploi par la découverte et l'expérimentation de leur fonctionnement. » [Galissou in 6,p.108]

En ce qui concerne **la nature des activités langagières**, elles sont interprétées comme un type de **comportements**, ayant un caractère **orienté**; ce qui caractérise toute forme de comportement « c'est **le but vers lequel ...il tend**. Un 'comportement de langage' ne serait donc de ce point de vue une succession de mouvements des lèvres et du larynx, ni même un 'flot de parole' ; ce serait essentiellement une activité de communication visant à transmettre un message ou à obtenir quelque chose à travers des productions verbales. » [id.,p.66-67] La psychologie cognitive se propose d'analyser les comportements «dans leur signification globale et non au travers de leurs éléments constitutifs. »[id., p.66] Lié aux mécanismes cognitifs, le langage interagit avec des comportements non-langagiers, psychologiques et autres. La tâche du psychologue cognitiviste est « d'analyser et d'interpréter le fonctionnement verbal d'un sujet dans un contexte psychologique déterminé »[4,p.10-11], de « rendre compte des activités cognitives en jeu, c'est-à-dire des procédures mises en œuvre par le locuteur, l'auditeur, le lecteur dans le cadre de son activité langagière spécifique. »[6,p.92] La psychologie cognitive se trouve à la base de l'anthropologie cognitive au sein de laquelle va se développer l'ethnographie de la communication.

La psycholinguistique est considérée par nombre de spécialistes «une discipline intermédiaire,une sorte d'hybride dont la problématique est celle de la psychologie du langage , mais bon nombre de ses 'outils' théoriques comme méthodologiques sont issus de la linguistique. »[4, p.11] Son évolution, parallèle à celle de la linguistique, la présente comme une tentative de synthèse entre la théorie de l'information et différentes théories linguistiques et d'apprentissage.Son objet d'étude est de « rendre compte **des processus psychologiques** d'acquisition et de fonctionnement du langage. »[6, p.65] Sous l'influence de la théorie de l'information, elle a traité ,à ses débuts, « directement **des processus d'encodage et de décodage** pour autant qu'ils relient les états des messages aux états des sujets qui communiquent. »[in 2, p.10] L'apparition de la grammaire générative lui fait se donner pour tâche la construction d'un **modèle de performance** où elle introduit des facteurs

extralinguistiques. Après 1970, elle va s'occuper, entre autres, de l'étude **des processus cognitifs de production et de compréhension du langage**. [cf. 2, p.11] Malgré la difficulté de reconnaître à la psycholinguistique le statut de discipline autonome, assuré par l'existence de concepts et d'outils d'analyse propres, « les didacticiens de L₂ lui reconnaissent l'importance dans l'évolution de leur discipline. » [6, p.65], importance due aux tâches qu'elle s'est attribuées et n'hésitent pas à la mentionner parmi les disciplines qui ont préparé l'apparition de l'approche communicative.

Les origines linguistiques ne peuvent être réduites aux seules théories invoquées chaque fois qu'on s'occupe de l'approche communicative : la théorie de Chomsky et celles d'Austin et de Searle concernant les actes de langage. L'histoire de la linguistique a retenu bien d'autres prises de position (qui n'ont pas toutes pris la forme d'une théorie linguistique complète) en faveur de l'étude du fonctionnement du langage dans les communautés sociales et de ses rapports avec les différentes déterminations extralinguistiques.

La première grande étape dans l'évolution de la linguistique commence avec la fondation de la linguistique synchronique (**Saussure** et **Sapir**) et est dominée par le **structuralisme**. [cf. 4, p.11-12] Le structuralisme agit au nom de deux principes : celui de **l'autonomie**, conformément auquel pour devenir **une discipline scientifique**, la linguistique doit être **autonome** (de par son objet d'étude et ses outils d'analyse) par rapport aux autres sciences sociales et humaines ; celui de **l'immanence**, en vertu duquel les unités linguistiques pertinentes (le mot et la phrase) peuvent être étudiées **à partir de leurs seules propriétés internes, sans avoir recours aux déterminismes extrasystémiques**. L'étude des relations entre les unités de la langue et les réalités extralinguistiques (physique, psychologique, socio-culturelle), l'étude de la parole donc, sera rejetée du champ de la linguistique. La conséquence de cette attitude : encouragé par les disciples de Saussure , Bally et Séchehaye, qui s'occupent de la linguistique de la parole, un courant linguistique –dont l'objet d'étude devient « les problématiques qui mettent l'individu dans la langue » - va se développer en marge du saussurisme. [1, p.18-19]

L'intérêt pour les problèmes concernant la communication se dégage aussi des travaux de l'Ecole de Prague et des études d'A. Martinet. Si pour l'Ecole de Prague le langage est un « moyen d'expression personnelle » ou un « instrument d'action sur autrui », pour A. Martinet, il est un « instrument de communication » qui sert à la transmission de l'expérience et à l'échange des idées (il reste tributaire au principe que le langage sert à l'expression de la pensée uniquement). Enfin, pour Buysens, le langage est le support d'une fonction **pratique**, « un moyen d'agir sur autrui ». [id., p.20]

D'ailleurs, à la même époque où le Congrès de linguistique tenu à La Haye (1928) proclamait l'autonomie de la linguistique, Sapir, l'un des fondateurs de la linguistique américaine, attirait l'attention des linguistes sur l'importance d'une coopération entre la linguistique et les autres sciences socio-humaines : « ..il est essentiel que les linguistes, qui sont souvent accusés –et à juste titre- de ne s'intéresser qu'aux beautés de leur spécialité, prennent conscience de la signification que leur science peut revêtir pour l'interprétation du comportement humain en général.....Qu'ils le veuillent ou non, ils doivent accorder une attention croissante aux nombreux problèmes ethnologiques, sociologiques et psychologiques qui envahissent le domaine du langage. » [in 1, p.41] Et, en 1929, Bakhtine, critiquant le caractère abstrait du saussurisme, affirme que le langage réside « dans la communication verbale concrète, non dans le système linguistique abstrait des formes de la langue, non plus que dans le psychisme individuel des locuteurs. » [id., p.9] Pour lui, « la situation sociale la plus immédiate et le milieu social plus large déterminent entièrement , et cela de l'intérieur, pour ainsi dire, la structure de l'énonciation. » [id.]

Le structuralisme américain, fondé par Bloomfield, s'intéresse au problème de l'interchangeabilité des locuteurs (tout émetteur devient récepteur et vice versa) et s'approprie le schéma de la théorie de la communication qui correspondait à la représentation saussurienne. Mais, il se sépare du structuralisme européen car, pour Bloomfield, « le langage est un moyen

d'action saisi au niveau des comportements », l'objet d'étude de la linguistique devant être les **actes de parole**, directement observables et produits par une communauté linguistique. [id., p.22] La deuxième étape dans l'évolution de la linguistique est dominée par les théories génératives-transformationnelles concernant les structures sous-jacentes et les règles susceptibles d'expliquer les structures syntaxiques de surface. C'est à Chomsky, créateur en fait de ce courant, que l'on doit les concepts de **locuteur-auditeur idéal**, de **compétence** et de **performance**. Pour Chomsky, il n'y a pas de différence entre les processus d'encodage et de décodage (c'est pourquoi il parle de locuteur-auditeur idéal), tout sujet parlant possède une compétence innée qui lui permet d'apprendre et d'employer la langue, compétence qui sera mise à profit lors de la performance. L'attitude de Chomsky va provoquer la réaction de Hymes qui lui reproche justement de ne pas tenir compte des aspects sociaux du langage. Renouant avec la tradition linguistique, préoccupée uniquement de l'articulation du langage et de la pensée, Chomsky considère que « le langage est fondamentalement un système d'expression de la pensée » et non pas « un moyen de communiquer ou de parvenir à certaines fins. » et que l'étude des aspects sociaux du langage et de son fonctionnement concerne d'autres disciplines [in 1, p.12] Chomsky contribue, donc, d'une façon indirecte à la naissance de l'approche communicative, par la réaction de négation provoquée chez ses opposants.

La troisième grande étape dans l'évolution de la linguistique se caractérise par le déplacement de l'analyse linguistique du niveau de la phrase au niveau du discours. L'objectif que la linguistique se fixe à cette étape c'est de « décrire toutes les opérations qui se déroulent dans un contexte situationnel précis, lorsqu'on traduit un certain contenu conceptuel à des interlocuteurs. » [4, p.14] C'est l'époque où, sous l'influence de disciplines traditionnelles, telle l'anthropologie linguistique, ou récemment constituées, telles la théorie de la communication et la psychosociologie, la communication commence à intéresser de plus en plus de chercheurs. En même temps, suite à sa collaboration avec d'autres disciplines concernées par les aspects sociaux du langage, et aux contradictions qu'elle ne peut plus résoudre de l'intérieur du système et qui opposent « le système linguistique » aux « déterminismes non-systémiques qui, en marge du système, s'opposent à lui et interviennent sur lui » [1, p.14], la linguistique va introduire « officiellement » les phénomènes extralinguistiques dans son champ de recherches. C'est à cette époque qu'ont lieu plusieurs 'événements' linguistiques, fondateurs pour la linguistique de la deuxième moitié du vingtième siècle, à savoir : Jakobson « détourne » le modèle mathématique de la communication, établit les célèbres fonctions du langage et s'attaque au schéma émetteur-récepteur et au principe de l'interchangeabilité des locuteurs en précisant que « le langage présente deux aspects très différents selon qu'on se place du point de vue du destinataire ou de celui du destinataire. » [in 1, p.28]. Son étude sur les 'embrayeurs' (éléments du système qui changent de sens selon la situation de communication où on les emploie) jette les bases de la théorie de l'énonciation. Benveniste s'intéresse aux pronoms personnels et aux adverbes déictiques et construit **l'appareil formel de l'énonciation**, point de départ de la linguistique énonciative. Austin et Searle développent leurs théories portant sur les actes de langage et Strawson, sa théorie sur l'intention du locuteur. C'est à cette étape de l'évolution de la linguistique que l'approche communicative doit le plus car c'est aux théories développées durant cette période qu'elle a emprunté ses concepts et principes. De la linguistique énonciative elle va retenir les fonctions du langage et les paramètres de la situation d'énonciation ; de la théorie des actes de langage, elle va retenir le concept d'acte de parole, le rapport entre la structure de l'énoncé et ses valeurs de sens et le principe que le langage sert à agir sur autrui et sur l'environnement. C'est pourquoi deux synthèses de ce numéro s'occupent de l'évolution de la linguistique énonciative et de la théorie des actes de langage.

Nous nous sommes arrêtée sur différents moments de l'évolution de la linguistique non pas pour démontrer mais pour rappeler qu'aucune démarche – linguistique, didactique ou autre – ne naît de rien. Elle peut exister en germe dans les théories ou les prises de position qui la précèdent et éclore lorsque les conditions d'affirmation lui sont favorables, ou bien être préparée pendant de

longues années, voire de décennies et, alors, le moment de son éclosion coïncide avec le mûrissement complet de ses principes et concepts. Ce qui est évident dans le cas de l'approche communicative, c'est que du point de vue théorique, elle représente l'aboutissement d'une idée qui a traversé un siècle, à savoir : en dehors de la société il n'y a pas de langue, ni de communication. Et ce qui est tout aussi évident, aux termes de cette présentation, c'est que chaque théorie linguistique se fonde sur « une conception du langage en tant que fait social » et sur « un modèle de la communication ». [1, p.15] qui peuvent rester **implicites** ou être **explicités** dans le cadre de la théorie.

Les origines socio-culturelles se retrouvent dans le champ d'investigations anglo-américain où l'on peut parler d'une véritable tradition (remontant au début du siècle passé) en ce qui concerne l'étude de « la place occupée socialement par le langage » [1, p.15]. Dans le courant des années soixante, la réflexion sur **le langage en tant que fait social** commence à se renouveler grâce à des recherches développées dans deux directions. Une première direction, issue de **l'anthropologie américaine** aboutira à **l'ethnographie de la communication** tandis que la seconde direction, partie de **la sociologie**, développera **l'interactionnisme symbolique** et **l'analyse des conversations**.

L'anthropologie linguistique américaine développe le thème du « langage –instrument d'action au sein d'une société » [1,p.41] qu'on rencontre chez Malinowski (dans les années trente) comme l'hypothèse d'une « fonction pragmatique du langage ». Pour celui-ci, « la principale fonction du langage n'est pas d'exprimer la pensée ni de reproduire l'activité de l'esprit mais au contraire de jouer un rôle pragmatique actif dans le comportement humain...les mots participent de l'action et sont autant d'actions. » [1,p.42] Malinowski délimite trois types de **contextes : verbal, situationnel, culturel**, responsables de la signification d'un mot. Il milite pour l'étude des « discours vivants, dans le contexte de leurs réalisations réelles. » [1,p.44] Même si sa théorie réduit la description linguistique à une description ethnographique, elle a le mérite d'avoir introduit dans l'analyse du langage des facteurs nouveaux : « les rôles sociaux et les usages sociaux de la parole qui leur sont liés, les situations sociales et les jeux d'influence dont elles sont le cadre.. » [1,p.44] On doit également à l'anthropologie linguistique, l'introduction dans l'analyse des échanges verbaux des phénomènes « paralinguistiques » (rythme, intonation, etc.) et l'intégration à la linguistique de « l'analyse du discours » [id.,p.45]. Les principes de l'anthropologie linguistique sont très proches de ceux de **l'ethnographie de la communication**, dont elle est le principal fondement'. Développée au sein de **l'anthropologie cognitive** (qui se fixe comme objet d'étude de « découvrir le système de la pensée d'un peuple à travers l'analyse des structures sémantiques de sa langue. », qui s'approprie les idées de l'ethnographie de la communication sur la description « du langage en situation » et s'attache à découvrir « le sens dans son contexte naturel ») [1, p.55-60], **l'ethnographie de la parole**, devenue à partir de 1964 **l'ethnographie de la communication**, voit dans la parole un processus cognitif qu'il faut étudier à l'aide de la linguistique et de la psychologie. [id.] Elle veut développer « une théorie de la communication en tant que système culturel », théorie pour laquelle « la description des pratiques langagières de divers groupes socio-culturels doit tendre à un tableau comparatif, dans le temps et dans l'espace, du fonctionnement de la parole dans la vie sociale. » [id.] L'ethnographie de la communication s'intéresse surtout aux fonctions du langage, partant du principe que pour « communiquer, il ne suffit pas de connaître la langue, le système linguistique ; il faut également savoir comment s'en servir en fonction du contexte social. » [id.] La connaissance de la langue, détachée de la réalité, des règles sociolinguistiques qui « gouvernent le choix des structures linguistiques par rapport aux structures sociales » [id.] est abstraite.

Deux sont les courants issus de **la sociologie** : **la sociolinguistique** et **l'interactionnisme symbolique**.

Née de la nécessité de résoudre les inégalités sociales subies par la population minoritaire des Etats-Unis, inégalités dues à des inégalités linguistiques (méconnaissance de la langue standard,

impossibilité donc d'insertion sociale), **la sociolinguistique** va s'occuper de la diversité linguistique et de la « description systématique de la covariance entre structure linguistique et structure sociale. » [1,p.30-35] Son développement est étroitement lié à l'enseignement/apprentissage des langues et à l'échec que la linguistique structurale a essuyé auprès des enseignants, faute de pouvoir expliquer les phénomènes d'acquisition du langage et de pouvoir favoriser la construction d'une technologie didactique quelconque. La sociolinguistique représente, à son tour, le point de départ pour d'autres courants qui se trouvent à la base de l'approche communicative.

L'interactionnisme symbolique part de l'hypothèse que « les êtres humains agissent les uns sur les autres sur la base des intentions et des significations qu'ils attribuent à leurs gestes respectifs. C'est en ce sens que les échanges inter-individuels sont **symboliques**. » D'un autre côté, « la vie sociale implique que les individus développent des 'actions concertées' : les significations mentales attribuées à chaque acte nécessitent d'être partagées. » [1,p.117] Son objet d'étude deviendra « l'interaction sociale par laquelle les acteurs sociaux construisent l'ordre social » et, plus particulièrement, « les processus dont se construisent les interactions : échanges symboliques, procédés discursifs, mécanismes d'interprétation, rapports de force quotidiens, etc. » [1,p.120-121], processus où le langage joue un rôle des plus importants. Sur l'interactionnisme se fondent **l'analyse des conversations** des ethnométhodologues et **l'analyse des interactions** de Goffman.

L'objet d'étude des ethnométhodologues est « l'ensemble des implicites sociaux ». Ils considèrent que « les échanges langagiers les plus ordinaires de la vie quotidienne, comme les discours ritualisés, sont des activités socialement structurées. » [1,p.132] et ont l'intention de « développer une analyse micro-sociologique des échanges discursifs. » [id.] Les ethnométhodologues commencent par l'analyse des conversations mais se proposent de continuer par une comparaison entre « le système d'échanges linguistiques propre aux conversations avec des systèmes plus complexes (débat, conférences, etc.) » afin de construire un **modèle généralisé des échanges langagiers**.

Quant à Goffman, il va étudier d'abord **le tour de parole** comme unité conversationnelle de base. Les problèmes apparus lors de l'étude lui font développer l'analyse à deux niveaux : celui des contraintes systémiques et celui des **rites d'interaction** qui définissent les déterminations interactionnelles des conversations: les rapports établis entre partenaires suivant le lieu de la conversation, le statut social des partenaires, etc.

Les recherches inaugurées par les ethnométhodologues et par Goffman s'orientent vers l'étude du « sens social des rituels de la vie ordinaire » et non pas vers le sens des messages linguistiques. [1,p.179]

Le but de notre démarche a été de mettre en relief l'idée de continuité dans l'évolution d'une discipline scientifique et dans la constitution d'une théorie ou d'une méthode et celle de coopération interdisciplinaire, déclarée ou non.

Nous nous sommes arrêtée sur ces courants-là qui ne bénéficient pas d'une synthèse dans les pages de notre revue et sur ceux dont la présence a besoin d'une justification supplémentaire.

La première partie du numéro est consacrée aux fondements théoriques d'origine psychologique et linguistique tandis que la seconde présente les fondements théoriques socio-culturels de l'approche communicative.

Notre intention a été de réaliser un aperçu théorique qui contribue à une meilleure compréhension de l'approche communicative mais aussi à une meilleure orientation des enseignants dans les champs théoriques passés en revue. C'est pourquoi chaque description est suivie d'un glossaire des principaux termes utilisés dans le domaine considéré et d'une bibliographie d'orientation.

Le numéro suivant de la série est consacré à l'analyse des principes, objectifs et techniques mises en place par l'approche communicative dans la double perspective de ses acquis et de ses échecs.

Les deux numéros constituent donc un ensemble d'études consacrées à l'approche communicative à l'heure de son bilan.

Références

1. BACHMANN CH.,
LINDENFELD J.,
SIMONIN J. Langage et communications sociales, Hatier-Crédif, Paris, 1981
2. BAYLON CH. Sociolinguistique. Société, langue et discours, Nathan, 1996
3. BERARD E. L'approche communicative. Théorie et pratiques, Cle International, Paris, 1991
4. BRONCKART J.P. Théories du langage. Une introduction critique, Pierre Mardaga, Editeur, Bruxelles, 1977
5. COSTE D.,
GALISSON R. Dictionnaire de didactique des langues, Hachette, Paris, 1976
6. GAONAC'H, D. Théories d'apprentissage et acquisition d'une langue étrangère, Hatier-Didier, Paris, 1991
7. GRANDET E. Où sont aujourd'hui les méthodes de FLE ?, Université Blaise Pascal, Clermont Ferrand
8. HELOT C. Courscares , fiorane.u-strasb.fr/dilanet/courscares2AC.htm